



**HAL**  
open science

# Capitalisme limbique et métabolisme technique

Vincent Beaubois

► **To cite this version:**

Vincent Beaubois. Capitalisme limbique et métabolisme technique. Travail, technique et nature dans l'Anthropocène. Une discussion politique entre marxismes et écologies, Beaubois Vincent; Cukier Alexier; Flipo Fabrice; Guillibert Paul; Saburova Daria, Dec 2022, Paris, France. hal-04384817

**HAL Id: hal-04384817**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-04384817>**

Submitted on 10 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Beaubois Vincent, « Capitalisme limbique et métabolisme technique », colloque « Travail, technique et nature dans l'Anthropocène. Une discussion politique entre marxismes et écologies » (02-03/12/2022) organisé par Vincent Beaubois, Alexis Cukier, Fabrice Flipo, Paul Guillibert et Daria Saburova, Université de Paris.**

Merci encore une fois à toutes et à tous pour votre participation, et merci à toutes les personnes qui nous ont aidés à organiser cet événement, je pense notamment aux différentes et différents gestionnaires de laboratoire et toutes les personnes qui ont permis cet accueil dans cette salle de l'Université Paris Cité.

Maintenant, ce que je voudrai faire pendant les 20 minutes qui me sont imparties, c'est de tenter de problématiser la place de la technologie et de son développement au sein de nos questionnements écologiques, et je voudrais faire ça à partir d'une interrogation critique sur l'un des concepts majeurs de certaines relectures écosocialistes de Marx au début des années 2000 : à savoir le concept de « métabolisme ».

Cela correspond notamment aux travaux de ce qu'on a pu appeler la « théorie de la rupture métabolique » avec des personnes comme John Bellamy Foster, Paul Burkett, Brett Clark ou Kohei Saito, qui ont fouillé très en détail les implications de ce concept de « métabolisme » dans l'oeuvre de Marx, à la suite des travaux d'István Mészáros.

La question que je souhaiterai poser par rapport à ces travaux, elle est très simple finalement, c'est la suivante : quelle est la place de la technologie dans cette pensée « métabolique » ? Parce que si on regarde de près ces différents textes, j'ai l'impression que la technologie est à la fois partout et en même temps elle n'est nulle part. À la fois, elle fait intrinsèquement partie de la mise en forme métabolique de notre rapport au monde (et en cela elle participe de la perturbation métabolique qu'implique le Capital), et en même temps, elle n'est jamais thématifiée comme telle, alors qu'il me semble qu'elle a un rôle fondamental dans la compréhension des bouleversements métaboliques que nous sommes en train de vivre.

Pour tenter d'éclairer ce problème, je vais procéder en deux temps : tout d'abord, je vais rapidement rappeler le cœur de cette « théorie de la rupture métabolique » pour interroger la place de la technique dans cette réflexion. Puis, dans un deuxième temps, pour ouvrir une forme de chantier expérimental de problématisation, je souhaiterais brancher cette

question sur les travaux de l'historien états-uniens David Courtwright qui parle de « capitalisme limbique » pour penser l'organisation de la production et de la consommation aujourd'hui, c-a-d d'un capitalisme producteur d'addictions et de dépendances. Je souhaiterais donc lier les questions de métabolisme avec celle d'addiction et de dépendance pour tenter de penser l'horizon écologique de nos technologies.

Le concept de « métabolisme » dans l'œuvre de Marx (*Stoffwechsel* en allemand) est d'abord un concept chimique et physiologique dont Marx va hériter notamment de ses lectures des travaux du chimiste allemand Liebig sur la chimie organique et son application aux processus de croissance des plantes et des animaux. Liebig s'intéresse aux cycles des nutriments du sol et notamment à la manière dont ce cycle implique des échanges constants de nutriments entre les végétaux et leur environnement. En ce sens, le métabolisme désigne un processus incessant d'échanges matériels entre l'organisme et son environnement, des échanges qui vont se faire par combinaisons, par assimilations, par excréations, et qui permettent à un organisme ou à un organe de se maintenir en équilibre par cet échange incessant.

Sur ce point, les travaux de John Bellamy Foster et de Kohei Saito ont bien montré l'influence de ce concept de chimie organique sur Marx, notamment dans sa rédaction du *Capital*, au point de lui donner un rôle très important dans son économie politique, puisque le concept de métabolisme est utilisé par Marx pour qualifier la relation dynamique et interactive entre les humains et leur environnement naturel par la médiation du travail : *le travail se définit comme la relation métabolique des humains à leur milieu*. On comprend la charge écologique très forte de ce concept, puisqu'il permet de replacer les humains dans la nature comme n'importe quelle autre créature vivante, c-a-d comme étant conditionné par les lois naturelles et soumises à des cycles physiologiques de transformation.

Et il permet surtout à Marx de venir qualifier le problème du capitalisme en tant qu'il vient *perturber ce métabolisme*, cette perturbation devant être comprise comme une destruction des conditions de vie sur Terre. Je cite Marx dans *Le Capital* :

« la production capitaliste amasse d'un côté la force motrice historique de la société [en la concentrant dans les villes] et perturbe d'un autre côté le métabolisme entre l'homme et la terre, c'est-à-dire le retour au sol des composantes de celui-ci usées par l'homme sous forme de nourriture et de vêtements, donc l'éternelle condition naturelle d'une fertilité durable du sol ». (Marx, 1993, p. 565-566)

Marx utilise donc ce concept de « métabolisme » d'abord en réponse à la crise du sol que connaît l'agriculture anglaise du XIXe siècle, puis en lui donnant une forme plus complexe – qui va dépasser le cadre d'alimentation des plantes et des animaux – pour englober le concept de durabilité et la nécessité d'une transformation d'échelle socioécologique.

Ce que Marx cherche à exprimer par là – ou plutôt ce que certains commentateurs soulignent dans l'œuvre de Marx – c'est que les systèmes métaboliques complexes qui reproduisent les pouvoirs productifs, à la fois du travail et de la terre, sont susceptibles d'être altérés ou perturbés par le système d'accumulation du capital industriel auquel ils sont liés.

Maintenant, si on regarde plus en détail la mise en œuvre de ce concept et les changements de métabolisme que produisent la Grande industrie, les commentateurs liés à cette « théorie du métabolisme » se contentent de qualifier par ce terme le processus de « travail », en impliquant dans ce terme à la fois les *forces productives* – qui impliquent notamment tout le système technique industriel de production-consommation – et les *rapports de production*, c-a-d l'organisation sociale impliquée dans la mise en œuvre de ces forces productives. Mais à y regarder de plus près, les forces productives sont toujours avalisées aux rapports de production. John Bellamy Foster le dit de manière très claire dans un article de 2001 qui s'intitule « Capitalism's Environmental Crisis : Is Technology the Answer ? » : la technologie n'est pas la réponse à l'impasse écologique. Et on comprend tout à fait cette réflexion : il fait une critique du technosolutionnisme où le développement des technologies renouvelables, par exemple, n'est finalement qu'une occasion d'ouvrir de nouveaux profits et de conquérir de nouvelles parts de marché.

Le problème de cette position, c'est qu'en critiquant le fait que la technique soit une part de la solution, il évacue aussi le fait qu'elle participe du problème. Il le dit très clairement : « Ce n'est pas la technologie qui constitue le problème, mais plutôt le système socio-économique lui-même. » (p. 149)

Si on suit Foster, et c'est ce qui apparaît également à la fin de l'ouvrage de 2016 écrit avec Paul Burkett, *Marx and the Earth*, où la question de la technique est placée dans les marges de la problématique métabolique, la technique n'est pas le problème, parce qu'il suffirait simplement de la réorienter vers un système socio-économique qui permettrait ce qu'ils nomment une « restauration » métabolique, avec cette idée qu'on pourrait remettre en état ce qui a été dégradé.

Bref, si l'on dit que le métabolisme désigne l'ensemble des forces qui structurent la nature et qui traversent la médiation de l'humain à son

milieu, il me semble que la question technologique est importante parce que, comme nous l'ont appris les penseurs se réclamant de la postphénoménologie comme Peter-Paul Verbeek (et d'autres avant lui comme Don Ihde), les techniques ne sont pas qu'un ensemble de moyens qu'on peut utiliser (ou pas), mais ce qui façonne notre relation au monde. Je cite Verbeek sur ce point, quand il redéfinit les techniques comme des « médiations » :

Ce rôle des choses peut être qualifié de “médiation”. Par leurs rôles médiateurs, les choses participent à la mise en forme de l'implication des humains dans leur monde et de son interprétation. Les choses — et en particulier, dans notre culture actuelle, les artefacts technologiques — se font les médiatrices de la façon dont les humains sont présents à leur monde et de la manière dont le monde leur est présent ; elles mettent en forme à la fois la subjectivité et l'objectivité (Verbeek, *What Things Do*, 2005, p. 235).

Et quand Kohei Saito, dans son article publié en 2021 « La théorie du métabolisme chez Marx à l'ère de la crise écologique mondiale », essaie de décrire finement les différentes modalités de la perturbation métabolique qu'implique le Capital, il se situe proprement à un niveau technologique sans le thématiser : il parle notamment de l'automatisation et de l'accélération des processus de production qui renvoient directement à la technologie comme « force productive » donnant une certaine forme au métabolisme industriel.

La question que je voudrai donc poser, c'est : comment penser le développement technique (et peut-être son infléchissement) au regard de cette pensée métabolique ? Il y a une manière intéressante de formuler le problème de la perturbation métabolique, c'est Paul Guilibert qui la donne dans sa thèse *Terre et Capital* où il dit que la perturbation métabolique peut être pensée comme une « pathologie socioécologique » (p. 137), je voudrais ajouter une pathologie « techno-socio-écologique ». Toute la question étant de savoir de quel ordre est cette pathologie...

Et c'est là que je voudrai faire intervenir la notion de « capitalisme limbique » de David Courtwright. Courtwright, c'est un professeur d'histoire de l'université de Floride spécialiste dans l'histoire des drogues et la manière dont le rapport aux drogues a structuré le monde moderne. Dans *The Age of Addiction* (2019), il propose l'expression de « capitalisme limbique » pour désigner l'évolution du capitalisme vers une forme cherchant à exploiter économiquement nos pulsions liées au circuit de la récompense, produisant ainsi une société favorisant les comportements addictifs, donc une société addictogène. Le but du capitalisme limbique, c'est d'exploiter nos réflexes pulsionnels et de se

situer au niveau d'un contrôle psychochimique de nos comportements de consommation. Je cite Courtwright sur ce point dans un article de 2019 :

« Je propose que la principale source du problème soit ce que j'appelle le capitalisme limbique. Il s'agit d'un système commercial technologiquement avancé, mais socialement régressif dans lequel des industries mondiales, souvent avec l'aide de gouvernements complices et d'organisations criminelles, encouragent la consommation excessive et la dépendance. Elles le font en ciblant le système limbique, la partie du cerveau responsable des sentiments et de la réaction rapide, par opposition à la pensée impartiale. Les réseaux de neurones du système limbique rendent possibles le plaisir, la motivation, la mémoire à long terme et d'autres fonctions émotionnelles essentielles à la survie. Paradoxalement, ces mêmes circuits neuronaux permettent de tirer profit d'activités qui vont à l'encontre de la survie, les entreprises ayant détourné l'œuvre de l'évolution à leurs propres fins. » (D. Courtwright, « How 'Limbic Capitalism' Preys on Our Addicted Brains », quillette.com, 2019, notre traduction).

Au vu de tout ça, on a l'impression d'être très loin de ce qu'on a posé au départ sur la question métabolique, mais vous allez voir on va retrouver nos petits à la fin... Ce qui est très intéressant dans l'approche de Courtwright, c'est qu'il fait finalement des drogues et des dispositifs qui favorisent des comportements addictifs, des technologies ! Les drogues sont des technologies, et inversement les technologies doivent être comprises dans leur dimension potentiellement addictive, c-a-d dans leur capacité à générer de la dépendance.

Quelqu'un qui a également très bien vu ça, c'est Félix Guattari dans *les Trois écologies* (je passe de Courtwright à Guattari parce que ça permet de bien comprendre cette relation entre technologie et dépendance). Vous savez que, dans *Les trois écologies*, Guattari insiste sur le fait qu'une écologie politique sérieuse ne doit pas être simplement une *écologie environnementale*, mais également une *écologie sociale* (qui prend soin des solidarités sociales) et une *écologie mentale* (qui prend soin de nos puissances désirantes). Si vous me suivez bien, l'analyse du capitalisme limbique par Courtwright se positionne principalement au niveau de l'*écologie mentale* : comment le marché exploite nos ressources psychiques comme ma capacité attentionnelle par exemple comme nouvelle source de profit, au risque de l'épuiser (avec tous les risques sanitaires que cela implique). Mais ce qui fait la force du texte guattarien, c'est qu'il formule lui aussi une compréhension de la technologie à partir de l'analogie avec la drogue et qu'il fait fonctionner le schème de l'addiction comme ce qui met en péril chacun des niveaux écologiques :

- ce qui fait violence à l'écologie environnementale, ce sont nos dépendances extractivistes qui se traduisent par une addiction énergétique sur le plan environnemental.
- ce qui fait violence à l'écologie sociale, c'est notamment une addiction mass-médiatique qui organise le socius sur le primat de l'actualité et de la starification (la gloire dont parlait hier Jacques Bidet).
- enfin, ce qui fait violence à l'écologie mentale, ce sont nos addictions psychiques qui se traduisent dans nos comportements obsessionnels et nos décharges pulsionnelles.

Ce que produit le développement technologique industriel, ce n'est pas qu'un ensemble de moyens, mais c'est surtout *un réseau de dépendances autant énergétiques que psychiques*. Alors la question, c'est : qu'est-ce qu'on fait de nos dépendances technologiques ? On voit bien qu'on ne peut pas traiter de nos technologies comme de simples moyens qu'il suffirait de réorienter dans le bon sens, parce qu'on doit *faire avec les liens de dépendance* qui nous attachent à elles. C'est le sens même du concept de « dépendance au sentier emprunté » (*path-dependancy*) qui est extrêmement commun dans le champ de l'histoire des techniques puisqu'il explique que nos choix technologiques de demain sont largement conditionnés par nos choix passés, et qu'il est extrêmement difficile de produire des bifurcations techniques. Si on développe le nucléaire en France aujourd'hui, c'est parce qu'on a massivement investi dans le passé, on a creusé une dépendance de sentier.

Du coup, je répète ma question : qu'est-ce qu'on fait de nos dépendances techniques ? Pour proposer une piste de réflexion, je voudrais terminer en parlant de Marie Nyswander qui est une psychiatre et psychanalyste états-unienne du XXe siècle et à laquelle David Courtwright a consacré un article en 2006, parce qu'elle a eu une importance réelle dans la compréhension clinique de certaines addictions. Elle est d'ailleurs connue pour une théorie de l'addiction qui est aujourd'hui controversée, mais qui a apporté un renouvellement complet des questions portant sur les états de dépendance à l'héroïne. C'est ce qu'elle appelle : *la théorie métabolique de l'addiction*.

Je vous explique un peu de quoi il est question : en fait, Marie Nyswander est la co-découvreuse avec un certain Vincent Dole du traitement à la méthadone pour les personnes dépendantes aux opiacés, principalement l'héroïne. Avant cela, jusque dans les années 1960, le paradigme clinique dominant pour penser la dépendance à l'héroïne était que le besoin de drogue et les rechutes suite à un sevrage venaient du

caractère des personnes concernées qu'on estimait être des sociopathes, c-a-d des personnes égocentriques incapables de contrôler leurs pulsions.

Au départ, le travail de Nyswander était d'ordre psychanalytique, mais elle se rendait bien compte que cette pratique ne servait pas à grand-chose pour soigner des personnes dépendantes à l'héroïne.

Elle a ainsi changé de méthode quittant les interprétations idéalistes, pour une approche matérialiste pourrait-on dire. Elle a remarqué une chose toute simple : différents stupéfiants opiacés ont des effets différents sur les personnes dépendantes. Et elle a notamment remarqué que la méthadone, qui est un opiacé synthétique (comme l'héroïne, mais avec des propriétés un peu différentes) permettait à des personnes dépendantes de gérer leur dépendance au point d'en sortir totalement. Ce qui explique ça, c'est que la méthadone a une durée d'action plus longue que l'héroïne tout en ayant des effets moins intenses : elle permet donc à la personne dépendante de calmer ses symptômes liés au manque sans ressentir les effets euphorisants de l'héroïne, ce qui lui permet de prendre en charge sa dépendance, de s'encapaciter vis-à-vis de cette relation de dépendance.

Ces expériences ont poussé Nyswander à proposer en 1967 une théorie de l'addiction qui s'opposait radicalement à toute théorie psychanalytique : c'est ce qu'elle a appelé *la théorie métabolique de l'addiction*, qui suggérait que la personne dépendante à l'héroïne n'avait pas un problème psychologique, elle n'était pas sociopathe, elle connaissait simplement une modification permanente de son métabolisme : l'héroïne avait été intégrée au métabolisme de son organisme au point de le modifier durablement. En ce sens, pour Nyswander, une personne dépendante à l'héroïne a besoin d'héroïne comme un diabétique a besoin d'insuline. C'est ce qui expliquait le fait que le sevrage soit si difficile : c'est au niveau du métabolisme qu'il faut agir et non sur la personnalité de l'individu.

Bien sûr, cette théorie est controversée parce qu'on sait que certaines personnes parviennent à arrêter l'héroïne sans méthadone (donc il n'y a pas que le métabolisme qui joue), mais il y a toujours à apprendre des théories fausses (c'est même à partir des théories fausses qu'on pense le mieux parce qu'on se place dans des cadres très délimités, alors que les théories « vraies » se présentent immédiatement dans leur *massivité*, leur *clarté* cartésienne).

Si la dépendance à l'héroïne a pu être pensée comme une *pathologie métabolique* (à tort peut-être), cette idée peut nous inspirer pour relire la théorie du métabolisme chez Marx en faisant une place à nos dépendances technologiques (notamment énergétiques et



informationnelles) en prenant au sérieux la technique comme *force productive de dépendance* qu'il faut intégrée en tant que telle dans l'équation métabolique, de la même manière que Nyswander pensait l'héroïne comme faisant partie intégrante du métabolisme perturbé de la personne dépendante aux narcotiques. La question qui se pose maintenant à nos ingénieures, nos ingénieurs et nos designers, c'est quelle « méthadone technologique » concevoir pour nous encapaciter à réformer nos infrastructures techniques ?